

Anton Tchekhov, une double vie brésilienne à Genève

SPECTACLE La cinéaste et metteuse en scène Christiane Jatahy récrit avec talent «Les trois sœurs», à vivre le même soir à Genève au cinéma et à la Comédie. Chronique d'une nuit où brûlent trois comédiennes magnifiques

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredemidoff

Vous avez déjà vécu ça au théâtre? Quitter votre fauteuil pour faire danser l'héroïne de la pièce. Ça s'est produit lundi à la Comédie de Genève. Il est 23h, l'heure des romances, et trois comédiennes froissées tel le lin dans le vent dansent comme quand on a 20 ans. Irina, justement, fête ce cap. Autour d'elle, Olga, cette nuageuse au corps voluptueux, et Maria, la trop vite brûlée, chavirent. Ce sont *Les trois sœurs* d'Anton Tchekhov, récrit, recadré et filmé d'une main maligne et inspirée par la Brésilienne Christiane Jatahy.



«Les trois sœurs» sur scène et, en direct, sur écran: un emboîtement de perspectives. (ALINE MACEDO)

Deux fois la même tentative d'évasion? Mais pour quoi faire? Pour coller, dans le secret de la salle de cinéma, à Irina, Maria et Olga, filmées tout près des yeux et en direct sur les planches de la Comédie par un acteur-cameraman. Pour se fondre dans leurs visages de printemps grêlé, pour chavirer avec elles, pour espérer transfigurer la vie, cette obsession tchekhovienne. A l'écran, Irina et sa petite robe noire sont euphoriques. C'est nuit de fête. Champagne, les sœurs! Elles s'enivrent, ont une pensée pour leur père tant aimé, mort d'un coup il y a un an à peine. Elles se projettent aux portes du Kremlin, histoire d'y croiser les Pussy Riot. Mais Irina explose à l'improviste: l'alcool, le poids soudain de la fatalité, allez savoir, tout remonte.

Cassavetes, le cinéaste des échauffou-rées amoureuses. Le même soir, elle vous invite à rêver deux fois *What if They Went to Moscow?*, au Cinéma Empire, rue de Carouge, à la Comédie. On peut choisir l'ordre, il importe, mais n'est pas décevant. Certitude: vous sentirez battre le cœur de ces héroïnes fin de siècle qui voudraient échapper à leur province, épouser Moscou, exister, enfin.

Fiesta brésilienne

Deux fois la même tentative d'évasion? Mais pour quoi faire? Pour coller, dans le secret de la salle de cinéma, à Irina, Maria et Olga, filmées tout près des yeux et en direct sur les planches de la Comédie par un acteur-cameraman. Pour se fondre dans leurs visages de printemps grêlé, pour chavirer avec elles, pour espérer transfigurer la vie, cette obsession tchekhovienne. A l'écran, Irina et sa petite robe noire sont euphoriques. C'est nuit de fête. Champagne, les sœurs! Elles s'enivrent, ont une pensée pour leur père tant aimé, mort d'un coup il y a un an à peine. Elles se projettent aux portes du Kremlin, histoire d'y croiser les Pussy Riot. Mais Irina explose à l'improviste: l'alcool, le poids soudain de la fatalité, allez savoir, tout remonte.

La cinéaste et metteur en scène Christiane Jatahy attrape le spectateur dans sa toile, au cœur d'une apocalypse d'abord joyeuse, de plus en plus funèbre. Le théâtre ensuite agit comme salle d'éveil. On retrouve à la Comédie les mêmes comédiennes, elles jouent la même partition, Tchekhov et leur roman intime mêlés. Mais ce qu'on a vécu de très près se construit à présent sous vos yeux, un mur qu'on déplace ici, une table de banquet qu'on pousse là, un aquarium rempli d'eau dans lequel Maria, Irina et Maria vont s'abîmer. La fiesta est toujours brésilienne, sauf que vous êtes invité à en être. «Il y a du vin pour tout le monde», disent-elles.

Irina, Olga et Maria débordent, mais la liberté ne leur vient pas. Elles sont empoetées dans leur système, elles poussent vers l'azur, mais se fanent, en proie à l'aboulie. Avec son dispositif – la fusion des âmes au cinéma, la démythification au théâtre – Christiane Jatahy ne détricote pas seulement le protocole de la narration, en héritière de Diderot ou de Luigi Pirandello. Elle pointe d'un index joueur des conditionnements, ceux des *Trois sœurs*, et les nôtres également.

Son spectacle induit le mouvement, c'est sa beauté, et c'est en ce sens qu'il est politique, ce qu'est aussi Tchekhov à sa manière délicate. Si Christiane Jatahy double les perspectives, c'est pour qu'on jouisse des ficelles, histoire qu'on n'en soit pas tout à fait dupe. Faire l'expérience ainsi du leurre, c'est aussi lui échapper.

Alors certes, le filmage en direct sur scène est un tic contemporain, mais Christiane Jatahy renouvelle – un peu – le procédé en proposant une double chambre d'enregistrement. Son diptyque ne serait pas aussi entraînant s'il ne révélait pastros comédiennes magnifiques, Julia Bernat alias Irina, cet oiseau de cristal, Stella Rabello, lumineuse à pleurer en Maria, et Isabel Teixeira, naïade stupéfaite au milieu des algues.

Ces filles-là voudraient nager encore vers le rivage. S'accomplir au-delà des larmes. Elles sont nos sœurs. Aux saluts, à la Comédie, elles reviennent de loin et on les rejoint à l'avant-scène pour les applaudir debout. Elles font partie de notre histoire. Si on dansait, maintenant? ■

What if They Went to Moscow?
Comédie et Cinéma Empire, Genève.
jusqu'au 3 novembre. www.comedie.ch

Le piano limpide de Rafal Blechacz

CLASSIQUE Venu remplacer Murray Perahia souffrant, le jeune pianiste polonais a offert à Genève un récent éblouissant

SYLVE BONIER
@SylvieBonier

Depuis qu'il a rafilé à 20 ans les prix du Concours Chopin de Varsovie, Rafal Blechacz mène une carrière sans faute. Remporter le Gilmore Artist Award neuf ans plus tard n'est pas non plus monté à la tête du jeune Polonais. Le pianiste avance avec un sérieux et un perfectionnisme qui imposent le respect. D'autant qu'il a pris le temps de l'approfondissement en s'autorisant une année sabbatique pour achever une thèse sur la philosophie de la musique...

Cette conscience aiguë de son art, Rafal Blechacz la traduit de la tête aux doigts. Attitude droite et salut d'automate, mains bien pommées sur les touches, doigts hauts, articulation précise, attaques imparables, sonorités et dynamiques finement variées: le pianiste maîtrise un jeu d'une absolue clarté.

Le programme qu'il est venu défendre au Victoria Hall, en remplacement de Murray Perahia souffrant, est un exemple d'équilibre tout à son image. Mais ce qui saisit, c'est l'arche qu'il dessine entre Mozart (*Rondo KV 511*, *Sonate no 8, KV 310*), Beethoven (*Sonate op. 101*, *Schumann (2e Sonata)*) et son compositeur d'élection, Chopin (les quatre *Mazurkas op. 24* et la *Polonaise op. 53*). Avec l'*Intermezzo op. 118 no 2* de Brahms en bis, Rafal Blechacz porte à son sommet une science stupéfiante du raffinement.

Comme un mathématicien, qui pousse sa discipline aux confins de la pensée, l'artiste conduit la poésie jusqu'à l'impalpable. Des touches suspendus mais incarnés, des tempi lents mais en mouvement, des lignes internes éclairées une à une dans une lumière d'ensemble ronde et tendre: tout est dans tout.

Grand maître à venir

Mozart, solaire et affectueux, chante comme Chopin. Schumann, pyrotechnique, rugit comme Wagner. Beethoven, avant-gardiste, défère comme Liszt. Et Brahms, attendri, les salue tous en douceur.

Rafal Blechacz peut tout jouer. Sa technique est brillante, sans ostentation. Sa hauteur supérieure de jeu, son contrôle au milligramme de chaque note, son raffinement de coloriste, son génie narratif et sa palette de dynamiques, parfois dures mais toujours justes, en font déjà un maître. Un grand à venir. ■

MAIS ENCORE

Cinéma
Une enquête pour agression sexuelle a été ouverte contre Abdellatif Kechiche, le réalisateur de «La vie d'Adèle» et de «Les Esquives», à la suite d'une plainte déposée par une femme de 29 ans. Le cinéaste conteste la véracité des accusations. AFP

PUBLICITÉ

VIDY THÉÂTRE LAUSANNE

EL CONDE DE TORREFIEL
La Plaza
Du 31 octobre au 2 novembre
Théâtre

Partenaire média